



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

N'est-ce pas une monstruosité de notre époque, une bizarrerie infernale, un incompréhensible exemple du caractère français, que d'avoir vu pendant l'affreux procès qui occupait tous les esprits la semaine dernière, que d'avoir vu, disons-nous, les femmes préparer de fraîches et jolies toilettes, pour venir assister aux débats d'une cour d'assises, et voiler leurs émotions sous les fleurs et les blondes de leurs chapeaux. Toutes se paraient pour prendre place dans cette enceinte sinistre, où, pendant huit jours, on vit tant de crimes, de pleurs et de femmes, et ces femmes pour la plupart de haut rang; d'élégantes réputations venaient comme involontairement apporter le goût de leur toilette devant le banc des accusés, toutes

avaient de gracieux négligés, et sous leurs capotes ornées d'un voile et leurs peignoirs de mousseline, elles laissaient deviner que dans des lieux plus heureux elles devaient montrer bien d'élégantes recherches. Cependant, il faut penser que cette cause horriblement célèbre a distrait plus d'un esprit des futilités des salons, et s'il ne semblait pas se trouver une cruelle ironie dans nos observations, nous dirions que la seule mode qui semblait exister cette semaine était cette conversation si générale de tribunaux, de forfaits et de justice, ce cri de vengeance jeté par toutes les femmes, et cette approbation unanime qui accueillait une sentence.

Du reste on vit peu à Paris dans ce moment, chacun cherche à se réfugier à la campagne: n'eût-on qu'un coin d'argile, un toit de chaume, pour respirer hors de Paris, on y accourt au premier moment de liberté. Pour les industriels tous les

soirs, pour les banquiers du samedi au lundi, pour les artistes c'est souvent la première heure du jour; il n'y a que le fortuné, le paisible rentier qui peut aller se reposer une saison entière à la campagne. Oh ! celui-là est heureux sans entraves, et avec sa redingote de léger mérinos, son grand chapeau de jonc, son large pantalon écossais, il peut parcourir ses domaines sans s'inquiéter des opérations de la bourse ou des changemens de ministères.

Pendant qu'il vit ainsi dans le repos et l'abondance, sa femme lui organise une maison de campagne à la mode, et après avoir sacrifié aux exigences de la coquetterie, et s'être munie de ces corsets mécaniques si prompts, si utiles, si salutaires, si indispensables aux exercices de la campagne, et avoir, grâce à l'amandine et aux ablutions de benzoïde, préservé son teint des atteintes de l'air, elle va procéder aux organisations du ménage. Selon le goût du jour, elle a un service de faïence anglaise à fleurs bleues, pour les diners de famille; un autre bien plus gothique en porcelaine fleurdelisée, à soupicières torses et saladiers à griffes, pour les diners plus nombreux. Son linge de table est uni pour le déjeuner, ouvragé pour le dîner et damassé pour les jours de cérémonie; puis les petites serviettes écruës et frangées quel'on sert avec le thé; thé qui exige un cabaret à tasses de porcelaine de Sèvres, larges et plates, peintes à fleurs, ou bien des tasses *pompéiennes*, fonds rouges à dessin noirs. La théière doit être en argent ou métal anglais; le plateau en laque du japon; les pinces au sucre en forme gothique.

— Les enfans portent tous de petits chapeaux ronds, en jonc ou bois du Brésil. Ils sont charmans avec cette coiffure simple et légère.

Pour monter à cheval, les femmes ont aussi adopté des chapeaux en bois du Brésil. On voit quelques amazones à revers, laissant apercevoir une jolie chemisette

de batiste plissée; le noir est toujours préféré. Cependant nous avons observé au Bois plusieurs amazones bleu clair, ce qui est très-joli avec un chapeau de bois du Brésil.

— M. Carpentier (3, rue Neuve-Saint-Augustin) a perfectionné avec un rare talent les pailles cousues dont les femmes ont fait cette année leur mode privilégiée. Les pailles sont sur la même ligne que les capotes froncées, portées par toutes les classes, et conservant, malgré cette popularité, la distinction attachée à tout ce que l'on voit aux femmes élégantes. M. Carpentier ne s'est pas borné aux *pailles anglaises*, déjà connues; il a disposé sur de bons et nouveaux modèles les *tresses toscanes*, les *pailles Monaco*, les *pailles doubles*, toutes aussi gracieuses de forme, aussi parfaites de travail.

COUPE DE PÉLERINE, MANCHE ET CORSAGE DE ROBE.

Planche 10.

La figure 1^{re} est une pélerine arrondie sur le devant; le milieu du dos creuse un peu.

La figure 2 est un patron de mantille dont le tour du cou peut s'échancre sur le devant, sans que l'on ôte sur les côtés.

La figure 3 est une moitié de manche très-large, et froncée au bas sur deux poignets étagés sur un espace de dix centimètres.

La figure 4 est un corsage de robe montante froncée au bas. Les points d'où partent les fronces, sont indiqués sur la ceinture (fig. 5), ainsi que sur le bas du corsage.

Les figures 6 et 7 sont les mêmes dos et devant que l'on a numérotés, pour qu'ils paraissent se dessiner en grandeur naturelle, en donnant à chaque point et ligne autant de centimètres que les modèles en indiquent. Pour reproduire ces tracés avec moins de difficultés, on ferait bien d'écrire les distances aussitôt qu'on les a marquées; par exemple pour la manche on écrirait

les chiffres 0—20—40—65—80—95, afin de remarquer qu'elle a 47 centimètres de largeur sur une hauteur de 20, 60 sur 40, 65 sur 65, etc.

Dans la façon des corsages qui ne sont froncés que dans le bas, on observera que les dos tendent difficilement par la raison que l'ampleur n'est pas prolongée jusqu'au haut. Pour parer à cette difficulté, il convient de les froncer un peu sur l'épaulette; celle du devant peut être unie, pourvu que les fronces ne soient pas trop rapprochées dans le bas, et que le haut ne soit pas, en proportion, trop décolleté; autrement dit, il ne faut pas que le devant ait une inclination à porter sur les épaules et pocher sur le milieu de la poitrine.

MINNA-AMALIEN.

(SUITE ET FIN.)

La mère avait bien remarqué quelque tendance à la jalousie dans Amalien; aussi avait-elle eu soin toujours que rien dans sa parure ne différât de celle de Minna: mais bientôt cette jalousie ne fut plus rivalité seulement, ce fut tendance à la prééminence, à la domination, envie. La mère, quelque prudente qu'elle fût, ou des amis de la famille avaient peut-être laissé voir quelque préférence pour le caractère plus égal et plus aimable, pour la voix plus caressante et plus douce de Minna. C'est là que commença une jalousie cruelle. Les lectures si délicieuses autrefois, quand elles les faisaient en commun et que, dans leur concorde, elles n'avaient qu'un livre à deux, les lectures de l'une ne plaisaient désormais plus à l'autre. Aux jours de leur inaltérable union, quand elles peignaient d'après nature un beau site, tout était harmonieux et fondu dans le tableau comme si un seul œil eût vu, une seule ame ordonné, un seul pinceau obéi; mais quand elles eurent dix-sept ans et que les caractères se dévelop-

pèrent en sens inverse, leur peinture en commun devint trouble, confusion, chaos, et ce désaccord ne fit que croître avec les années. Elles qui si long-tems avaient été tellement unies, tellement conformes, tellement confondues, qu'elles ne songèrent jamais à aller l'une à droite, l'une à gauche, commencèrent à distinguer les jambes qui les portaient; leurs volontés étaient deux à présent, mais celle d'Amalien était plus impérieuse, plus tenace, et sa jambe entraînait celle de Minna.

Quand la pauvre mère vit cette désunion des ames dans un corps invinciblement enchaîné, elle aperçut l'enfer qui se creusait devant ses filles, et fit tous ses efforts pour ramener entre elles le bon accord; mais ils furent inutiles, et elle mourut de chagrin. Elles arrivaient à l'âge où les passions se déploient, et celles d'Amalien étaient d'autant plus violentes qu'elles étaient aux fers. Elle eût voulu être libre, errer seule sur les bords du Rhin qu'elle voyait du haut de la tour du château; ses journées sans repos étaient suivies de nuits sans sommeil. Minna, dont l'ame était plus calme, se trouvait ainsi condamnée aux brûlantes insomnies de sa sœur et à ses frénétiques agitations; elle l'entendait toute la nuit maudire son sort, soupirer, gémir et nommer le fils du waldgraff qui venait fréquemment au château; elle l'aimait, elle en était éperdument éprise; curiosité ou compassion, il avait eu beaucoup d'attention pour les deux sœurs, et elles répondaient à son affection, Minna avec la douceur de son ame, Amalien avec l'indomptable énergie de la sienne. Et être captive pour toujours! murmurait-elle alors en frémissant, et en se débattant comme pour rompre ces fers. Efforts impuissans, mais qui élargissaient toujours l'abîme entre Amalien et Minna.

La discorde arriva bientôt à son comble, car la bienveillance de leur ami, sentiment essentiellement calme et doux, se tourna de préférence vers l'aimable Minna. Amalien s'en aperçut, et sa jalousie

sie devint invincible. Elle abhorrait sa sœur; plus d'embrassements, plus d'étreintes, rien que des paroles de colère et de haine; et c'est en vain que Minna cherchait à l'apaiser par des caresses, elle la repoussait avec rage. Que l'on se figure un tigre affamé et un chien sans défense enfermés dans la même cage, ou ces Espagnols qui, pour un duel à mort, se faisaient lier par les deux mains gauches pour se frapper de la droite à leur aise. Seulement, dans le duel des deux sœurs, la partie n'était pas égale, et le poignard ne se trouvait que dans la main d'Amalien.

Le poignard, j'ai bien dit, car une nuit, après une soirée où le fils du waldgraff avait été aimable plus que de coutume avec Minna, qui l'était toujours avec lui, soirée de fureur et de rage concentrée pour Amalien, elle forma un hideux projet. Quand les deux sœurs furent couchées, Amalien sut se dompter au point de conserver une apparence de tranquillité profonde, et Minna ne la sentant point se tordre comme dans les autres nuits, ou n'entendant point son cœur battre avec violence, s'endormit. Elle n'avait pas vu qu'Amalien, en entrant au lit, avait détaché du petit arsenal de son père, qui se trouvait à sa portée, un poignard, et qu'elle l'avait caché sous l'oreiller où naguère leurs deux têtes se posaient dans un si calme repos. Amalien hésitait peut-être si ces rians souvenirs lui revinrent, mais par malheur Minna eut un rêve, et prononça le nom du fils du waldgraff d'une voix si suave, si aimante, qu'Amalien n'y put résister et la frappa au cœur. Elle était morte.

Cette violence à peine accomplie, les tortures d'Amalien commencèrent. Il lui fallut passer toute la nuit enchaînée au cadavre de sa victime, et cette nuit fut suivie de bien d'autres nuits, de bien d'autres jours, tout aussi effroyables. On ne saurait mieux peindre l'obsession et la présence acharnée et incessante du remords.

Au bout d'un mois, cependant, elle en fut délivrée par la hache du bourreau.

ERNEST FOUNET.

LE CAPITAINE ROSS.

L'attention étant éveillée en ce moment sur l'intrépide capitaine Ross, parti, en 1829, pour l'expédition polaire, qui lui coûta près de quatre ans de prison entre des montagnes de glace, nous ajouterons à ce qu'en a dit la *Revue des Deux-Mondes* un curieux dialogue entre lui et le capitaine Humphreys, à bord de l'*Isabelle*, auquel il dut sa délivrance.

LE CAPITAINE ROSS.

Il me tarde de savoir, mon cher Humphreys, ce que diront de mes découvertes lord Merville, lord Croker et mon ancien ennemi Barrow, quand ils me verront de retour après quatre années d'absence. J'ai dix fois au moins préparé des dépêches pour l'Amirauté, je les ai bien scellées dans une petite boîte de bois pour les jeter à la mer, si je me voyais périr, dans l'espoir qu'elles flotteraient, et seraient recueillies après moi.

LE CAPITAINE HUMPHREYS.

Lord Merville et lord Croker sont depuis long-temps remplacés; c'est sir James Graham qui est aujourd'hui premier lord de l'Amirauté. Mais depuis qu'il est en place, il est aussi serré qu'auparavant il semblait prodigue. Le roi même, tout porté qu'il soit pour la marine, ne peut l'empêcher de réduire et rogner toujours.

LE CAPITAINE ROSS.

Le roi, dites-vous! je crois qu'il préférerait l'armée de terre, et négligeait la marine.

LE CAPITAINE HUMPHREYS.

Ah! vous ne savez pas, le vieux George est parti. Nous avons à présent Guillaume IV, le duc de Clarence.

LE CAPITAINE ROSS.

Vainement ! Et quelle sorte de roi se montre-t-il ? Est-il ferme sur la discipline ? J'espère qu'il n'a pas attenté aux libertés du peuple, ni fait trainer au gibet Brougham et Denman, qui l'ont tant maltraité dans le procès de la reine ? Quel affreux renégat ce doit être que sir James Graham ? Je m'étonne que le duc de Wellington l'ait accepté !

LE CAPITAINE HUMPHREYS.

Wellington ! Brougham et Denman ! renégat ! ferme sur la discipline ! ah ! mon cher camarade, vous êtes à cent lieues de votre estime ; nous avons changé les pôles de la terre depuis votre départ.

LE CAPITAINE ROSS.

J'espère que nous n'avons pas eu de révolution ?

LE CAPITAINE HUMPHREYS.

Non, mais nous avons la *réforme*. Le comte Grey et les whigs sont maintenant au pouvoir.

LE CAPITAINE ROSS.

Que sont donc devenues les majorités tories du parlement ?

LE CAPITAINE HUMPHREYS.

Réduites à une triste minorité dans les communes, et contenues en de justes limites dans la chambre des lords. Toutes les grandes villes ont des espérances ; les bourgs-pourris n'existent plus. Le roi s'est fait réformateur, et il n'a plus été question de tories. Le parlement réformé a émancipé les esclaves des Indes occidentales, ouvert le commerce avec la Chine, et réformé l'église d'Irlande.

LE CAPITAINE ROSS.

Vous me parlez là de miracles. Cher Humphreys, dites-moi encore si en Angleterre on marche maintenant sur les mains, ou bien toujours sur les pieds ?

LE CAPITAINE HUMPHREYS.

La coutume, à ce sujet, n'était pas encore changée lorsque j'ai mis à la voile ; mais que penseriez-vous d'une nouvelle manière de voyager en filant trente nœuds par heure, et cent voyageurs sont entraî-

nés avec cette vitesse par une seule machine.

LE CAPITAINE ROSS.

Allons, Humphreys, n'exagérez pas, ne vous jouez pas d'un pauvre voyageur ; à présent, en Angleterre, vous faites tous les *Monchansens*.

LE CAPITAINE HUMPHREYS.

Sur ma vie, cela est vrai ; le duc d'Orléans est allé, l'autre jour, de Liverpool à Manchester en une heure et cinq minutes.

LE CAPITAINE ROSS.

Le duc d'Orléans ! j'espère que nous n'avons pas été envahis par les Français ; mais le vieux Charles X doit avoir vu de mauvais œil la réforme en Angleterre.

LE CAPITAINE HUMPHREYS.

Assurément, il marchait à grands pas dans la carrière opposée, c'est-à-dire vers le despotisme ; aussi les Français ont fait chavirer son trône, et placé au gouvernail son cousin le duc d'Orléans. Ils l'appellent Louis-Philippe : c'est un assez bon roi, et qui maintient la paix en France, quoique les libéraux prétendent qu'il ne va pas assez loin. Sa fille aînée a épousé Léopold.

LE CAPITAINE ROSS.

Le prince Léopold, vous voulez dire. Habitent-ils en Angleterre ?

LE CAPITAINE HUMPHREYS.

Le prince Léopold ! non pas du tout ; mais il faut vous apprendre l'alphabet ! Le roi Léopold, roi de Belgique ; c'est un nouveau royaume qui a pris naissance dans sa séparation d'avec la Hollande. Les Belges, fatigués de n'être que le second tome des Hollandais, se sont insurgés, se sont choisis librement un chef, et ont élu notre prince Léopold.

LE CAPITAINE ROSS.

Vous me confondez, c'est trop de nouvelles à la fois, et je crains que vous ne vous jouiez de moi, Humphreys. Mais, dites-moi, comment va mon voisin et sa fille ! charmante enfant, à peine sortie de pension quand je les quittai.

LE CAPITAINE HUMPHREYS.

Enfant! elle est M^{me} *** , et mère d'un beau petit garçon âgé d'un an.

LE CAPITAINE ROSS.

Bien, je vois que le monde se maintient toujours dans les vieux principes ; mais il me semble que tout se fait maintenant plus vite qu'autrefois en Angleterre. Quel est le dernier roman de Walter Scott ?

LE CAPITAINE HUMPHREYS.

Hélas ! c'est bien en effet son dernier. Nous sommes arrivé à la fin, la brillante étoile est disparue de l'horizon ; mais j'ai des nouvelles pour vous. — Le cours du Niger est découvert.

LE CAPITAINE ROSS.

Quel est l'heureux mortel ?

LE CAPITAINE HUMPHREYS.

Deux jeunes gens nommés Lander, dont l'un fut compagnon du pauvre Clapperton. Ils se sont conduits en braves, et ils ont accompli une entreprise où tant d'autres illustres voyageurs ont succombé. Ils ont suivi le fleuve jusqu'à la baie de Benin. L'un d'eux est reparti, et sera bien heureux si cette fois la dysenterie ne l'emporte pas.

LE CAPITAINE ROSS, *soupirant*.

Je ne suis pas né sous une si heureuse étoile ; mais j'ai fait tout ce qu'un homme pouvait faire et souffert pour deux. Barron lui-même en conviendra.

LE CAPITAINE HUMPHREYS.

Tout le monde en conviendra. Vous avez du moins donné une solution du problème ; vous ne pouviez trouver un passage là où il n'en existe pas. Quatre hivers au milieu de telles glaces, c'est ce que nul homme n'avait encore enduré. Jouissez donc de votre gloire ; le monde vous donnera la palme du courage, de la persévérance et du talent.

LE CAPITAINE ROSS.

Le croyez-vous en vérité ?

M^{lle} MAZURE.

Usages des Buchimens.

Fragment inédit du *Voyage de Burchell dans l'Afrique méridionale*.

(Traduit de l'anglais, par M. MONTÉMONT.)

Un jour, je m'introduisis dans un cercle de femmes des Buchimens, peuplade de l'Afrique méridionale, et, sans plus de cérémonie, je pris place à terre au milieu d'elles. Il y en avait dans le groupe des jeunes et des vieilles ; toutes étaient occupées à babiller, et s'en acquittaient avec l'ardeur commune, à ce qu'il paraît, au sexe de tous les pays. Loin de les interrompre, ma présence ne fit que redoubler leur activité. Mais je reconnus avec un véritable plaisir que la modestie naturelle et l'innocente réserve de la jeunesse existaient aussi bien parmi ces sauvages que chez les nations plus policées. Les jeunes filles, quoique dans un état de nudité presque complet, montraient, par instinct, autant de pudeur que l'éducation la plus rigide et la plus accomplie aurait pu leur en donner. Leurs mères, qui se permettaient plus de licence, n'hésitèrent pas à répondre aux différentes questions que je leur adressai sur leurs usages matrimoniaux. J'appris d'abord qu'il n'existaient parmi eux ni hommes ni femmes qui passassent leur vie dans le célibat. Une fille est ordinairement fiancée dès l'âge de sept ans, c'est-à-dire que l'homme qui se propose de l'épouser la prévient dès lors de ses intentions, afin qu'elle ne prête pas l'oreille à d'autres prétendants ; et comme dans ce pays chaque homme en général prend une seconde femme dès que la première commence à vieillir, cette coutume d'en retenir une autre d'avance est peut-être nécessaire pour éviter les contestations. Deux ou trois ans, plus ou moins, après avoir été ainsi promise, la vierge change de demeure et quitte la hutte de sa mère pour celle de son fiancé. Ces mariages, qui sont de véritables marchés, se concluent

entre les seuls parens de la future ; l'homme qui veut se marier leur offre un sac de cuir ou quelque objet tout aussi précieux. Dès que ceux-ci ont accepté le présent, c'est une affaire conclue sur laquelle il n'y a plus à revenir. Mais s'il arrive, chose fort rare, que la jeune personne parvienne à l'âge de nubilité sans avoir été demandée, l'individu qui désire devenir son mari doit être agréé par elle aussi bien que par les parens ; et, dans ce cas, l'usage exige que, pour conserver les apparences de la pudeur, elle affecte une grande crainte chaque fois que son amant lui fait la cour, et feigne beaucoup d'aversion pour l'hyménée. La coutume veut encore que ses amis cherchent toutes sortes de mauvaises querelles au futur. J'ai rencontré là plusieurs mères qui n'étaient âgées que de dix à douze ans, et vous comprenez que, dans un tel pays, les femmes vieillissent vite. Leur vieillesse se compte moins par le nombre de leurs années que par l'affaiblissement de leur constitution. Devenues vieilles, leurs époux les remplacent par une femme plus jeune ; quelquefois une troisième succède à la seconde, qui, quelquefois encore, est à son tour remplacée ; mais les vieilles femmes ne sont point délaissées par leurs maris ; elles continuent à vivre avec eux à peu près sur le même pied qu'auparavant, et je n'ai point ouï dire que la jalousie vint troubler la paix de ces ménages.

Chez les Buchimens, le deuil se porte en se coupant une phalange du petit doigt à la mort d'un parent ou d'un mari ; il y a même des hommes qui se mutilent de la sorte quand ils perdent une épouse, une mère ou une fille. On éprouve, du reste, dans l'aspect général de ces peuplades, un insurmontable dégoût : les animaux de nos basses-cours ne sont pas plus sales.

Une foule d'individus ont une malpropreté si repoussante, que, jeunes encore, vous les prendriez pour des vieillards ridés, jaunes, décrépits. Leurs cheveux

et leur peau ressemblent à du vieux cuir mal apprêté ; le cœur vous soulève à les voir, même les plus jeunes. Et quand je vous ai dit que je m'étais assis au milieu de leur cercle de femmes, vous pouvez croire que ce fut en tout bien et tout honneur.

Théâtres.

OPÉRA - COMIQUE. — *Micheline ou l'Heure de l'Esprit*, est le dernier ouvrage qui vient d'être représenté à l'Opéra-Comique. Ce n'est point un de ces grands ouvrages préparés et annoncés long-tems à l'avance, un de ces ouvrages capitaux qui forment la base du répertoire d'un théâtre, comme par exemple la *Dame Blanche* ou le *Pré aux Clercs* ; non, c'est un petit acte, un petit vaudeville musical. Les paroles sont dues à MM. Masson et St-Hilaire, la musique à M. Ad. Adam ; pour la partition elle est un ensemble de petits airs, de petites ballades, de jolies petites phrases, mais manque de couleurs, elle n'est que gentille. Le poème au contraire est fort bien conçu, l'intrigue est animée, bien suivie, le dialogue intéressant ; à tous les théâtres de Paris ce sujet traité de cette manière a obtenu un succès incontestable. En somme c'est une pièce qui a réussi, car de jolies paroles chantées sur une musique assez légère, par des artistes de mérite, ne pouvaient manquer d'obtenir les applaudissemens du parterre de l'Opéra-Comique.

— AMBIGU-COMIQUE. — Enfin *Ango* est apparu sur la scène, *Ango* annoncé depuis si long-tems, *Ango* pour qui on avait fait des dépenses énormes, *Ango* sur qui l'Ambigu fondait toutes ses espérances ! Aussi grâces soient rendues au ciel, *Ango* a rapporté de l'argent sans compter tout celui qu'il mettra encore dans la caisse, et obtenu un succès tel que l'Ambigu

n'en avait pas obtenu depuis bien longtemps. Ce drame en cinq actes et sept tableaux est dû à MM. Félix Pyat et Luchet. D'admirables décorations ont contribué pour beaucoup au succès de cette représentation. Le banquet du quatrième acte est superbe, les costumes d'une richesse et d'une exactitude surprenantes. La rentrée de Borage augmentait encore l'intérêt de cette représentation, qui n'a eu lieu que grâce à quelques coupures qu'exigeait la police.

— CIRQUE-OLYMPIQUE. — Aujourd'hui tout Paris court aux Champs-Élysées admirer les exercices et les manœuvres des écuyers et des chevaux de M. Franconi. C'est une délicieuse idée que de réunir en plein air toute la meilleure société de Paris qui se précipite dans le Cirque des Champs-Élysées. Tout les soirs les amphithéâtres sont remplis et tous les soirs ils tremblent sous les tonnerres d'applaudissements donnés aux artistes tant hommes qu'animaux.

— L'on parle aujourd'hui d'un orchestre ambulant qui, à partir de juillet, s'emparerait de toute la ligne des boulevards. Sur deux chars de vaste dimension, parfaitement disposés, ayant la forme des rotondes du concert des Champs-Élysées ou du kiosque du Jardin-Turc, les exécutants seront étagés suivant les règles de l'acoustique, et feront vingt ou trente stations harmoniques par soirée, depuis la Madeleine jusqu'à la place de la Bastille.

— Deux nouveaux quadrilles, les *Sérénades italiennes*, et un quadrille du *Portefaix*, s'exécutent depuis quelques jours aux concerts des Champs-Élysées qui continuent d'attirer l'élite des promeneurs du soir.

Album.

Cent quatre-vingts pigeons voyageurs sont partis de la place de la Bourse, à sept heures et demie, pour la ville d'Anvers. L'un d'eux, le *Grand Napoléon*, le doyen des pigeons, le plus ancien voyageur aérien, a été lancé le premier. Il était porteur du procès-verbal d'ascension. Les autres pigeons ont pris leur volée; ils avaient tous, sur l'une des plumes de leurs ailes, l'empreinte de la nouvelle télégraphique affichée à la Bourse: « *Zumalacarrégué est mort le 25 juin.* » Après avoir plané sur la place de la Bourse environ cinq minutes, on les a vus se diriger tous du côté du nord. Une grande affluence de monde s'était portée au lieu du départ.

— Les fondateurs du Musée des Contemporains, où sont exécutés des bustes et portraits d'une admirable perfection, convaincus que c'est favoriser de plus en plus les bienfaits de l'éducation publique que d'offrir aux jeunes gens un nouveau but à leur émulation, viennent de décider que chaque année seraient exécutés, à leurs frais, les bustes des élèves qui, soit dans le concours général, soit dans les distributions particulières à chaque collège, remporteraient les deux premiers prix. Un exemplaire du buste sera remis à la famille du lauréat, un autre au collège auquel il appartient, le troisième sera conservé au Musée des Contemporains, rue Vivienne, n° 8, et figurera dans une galerie spéciale, à côté de MM. les professeurs et membres de l'Université.

A ce Numéro est jointe la planche 1173.

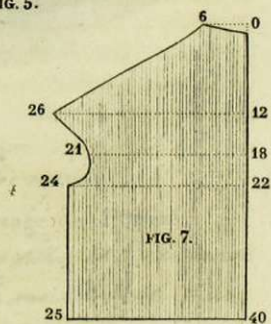
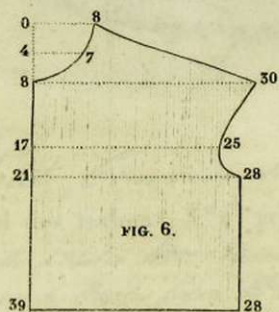
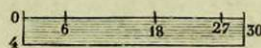
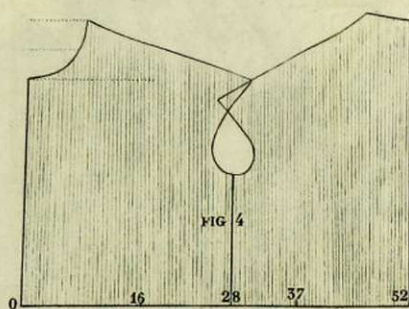
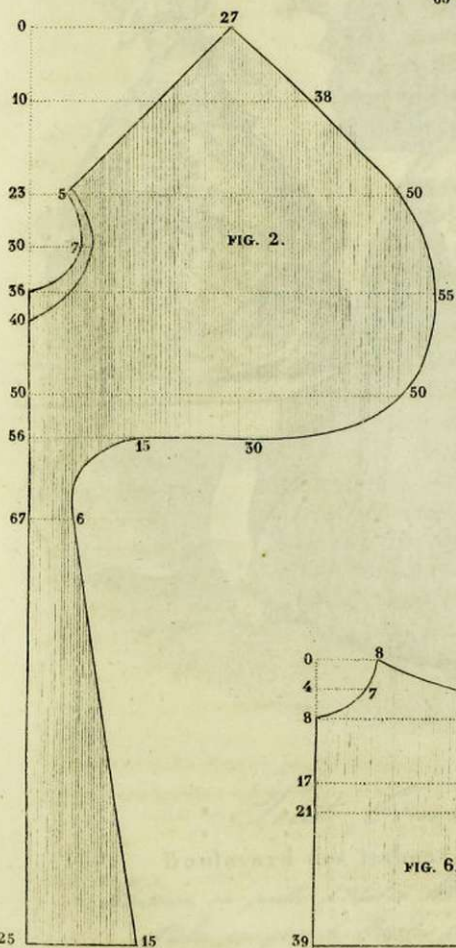
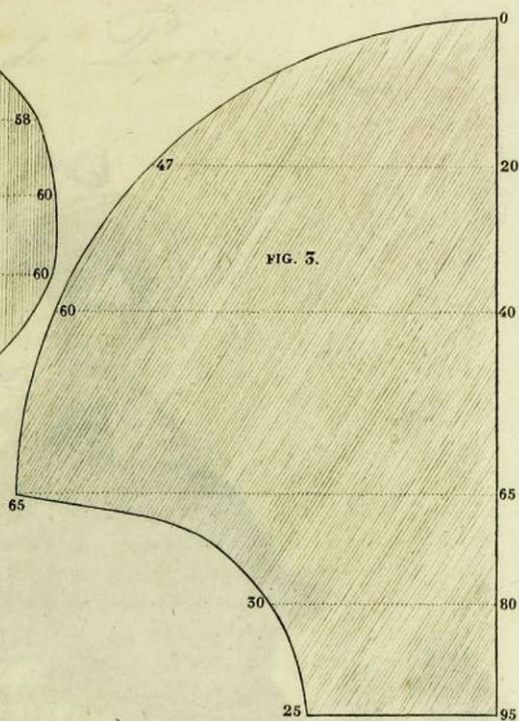
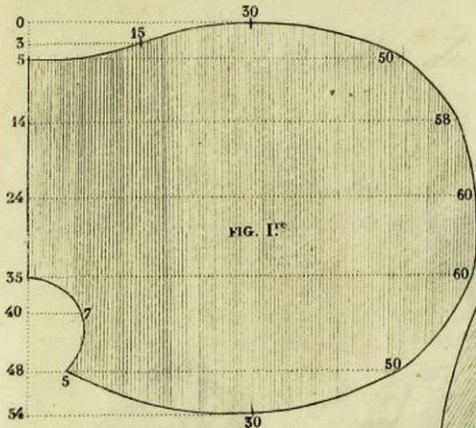
LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

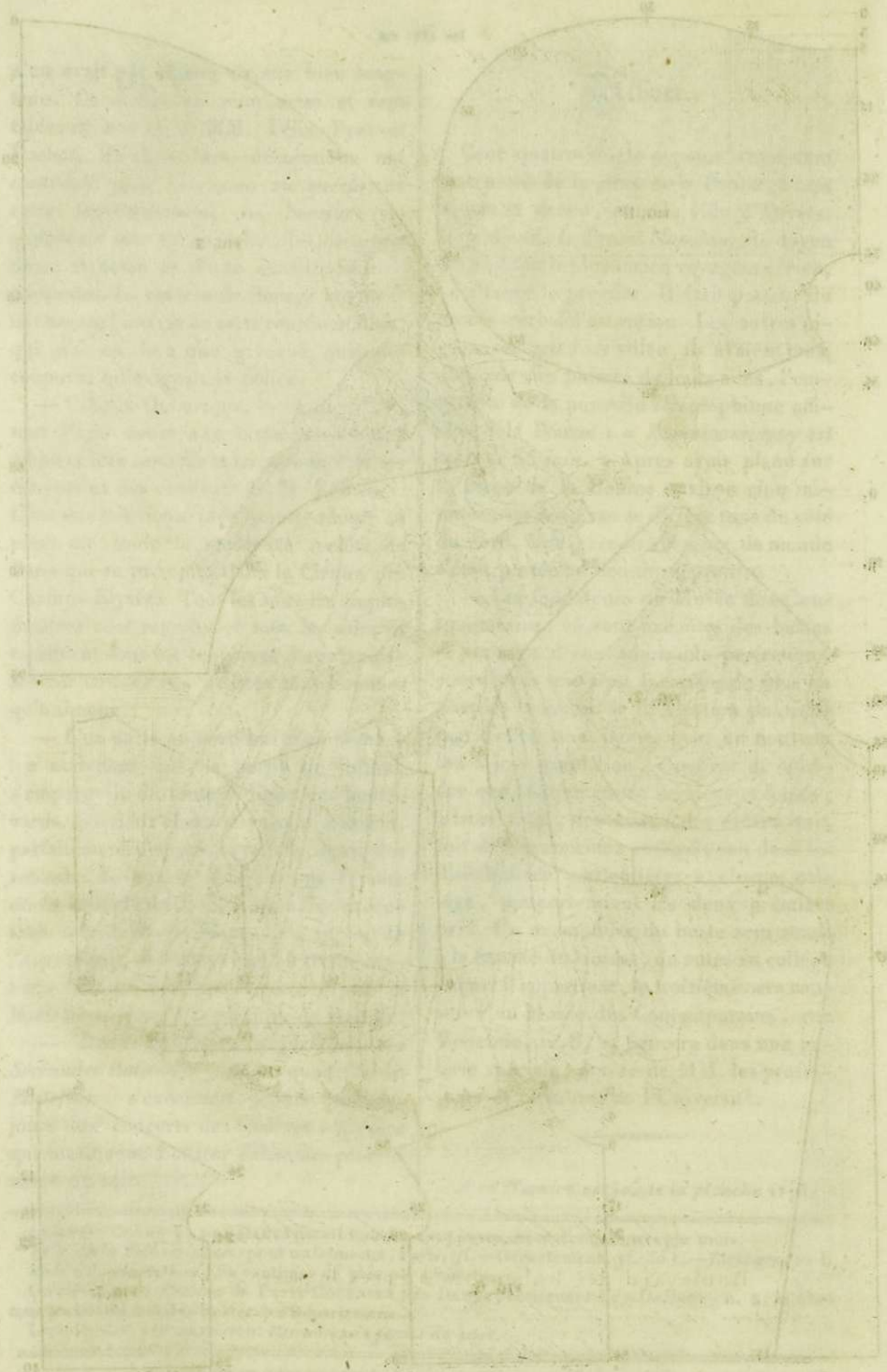
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f.—Départemens, 9 f. 50 c.—Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

PELERINES, MANCHE ET CORSAGE DE ROBE.





Modes de Paris.

10. Juillet 1835.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N° 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en paille d'Italie M^{me} Thomas rue des filles St. Thomas.

Robe en gros de Naples façon M^{me} Camille rue Chézeul, 3.

Mess^{rs} J. & J. Fuller N° 34 Rathbone Place, London.